

Les matelots avaient déposé pêle-mêle dans la grotte tout ce qu'ils avaient sauvé. — Debout sur la petite plate-forme, ils montraient le poing aux pirates qu'on apercevait sur le rivage, répandus comme une fourmilière autour de la Belle Léocadie.

— Pas de temps à perdre, enfants, s'écria Farandoul, préparons nos moyens de défense.

Nous l'avons dit, la grotte était percée dans la montagne au-dessus d'un ravin assez escarpé. L'escalade devait en être difficile, devant quelques bonnes carabines disposées à bien faire; mais pour repousser les assaillants, il fallait se tenir soi-même à découvert sur la plate-forme.

Là était le côté faible de la forteresse.

Farandoul le vit d'un coup d'oeil et chercha rapidement quelques blocs de rochers pour former un parapet; hélas! il fut vite convaincu de l'impossibilité d'arracher le plus petit rochers un long et dur travail que ne manqueraient pas d'interrompre les forbans.

Comment faire? Farandoul, penché sur le ravin aux tortues, eut un éclair. On pouvait utiliser les tortues comme moyen de fortification.

Deux hommes descendirent dans le ravin; à leur approche, les tortues retrairent leurs têtes et ne bougeaient pas; les deux marins passèrent rapidement un cordage qu'on leur lança d'en haut, sous le ventre de la plus grosse tortue, avec un nœud de gabier pour empêcher la corde de glisser.

— Oh... hisse!

A ce signal des bras vigoureux enlevèrent la pauvre tortue épouvantée de se sentir emportée dans l'air. Aussitôt arrivée au sommet, on la coucha sur le dos et la corde fut rejetée aux hommes du ravin.

Trente tortues furent successivement montées, accolées sur le dos et établies les unes sur les autres, avec un art qui dénotait chez Farandoul le génie du bastionage. Pour empêcher le rempart de s'érouler, on ficha dans le rocher quelques pieux solides, auxquels des cordages faisant un nœud serré autour de chaque carapace, venaient s'attacher.

Les deux hommes du ravin venaient à peine de remonter, qu'un mouvement se fit parmi les pirates, une troupe d'une centaine d'hommes gravissait la montagne.

— Laissez-les approcher jusqu'au ravin, dit Farandoul, et ne tirez qu'à coup sûr.

Les intervalles entre chaque tortue formaient des meurtrières naturelles, par lesquelles les hommes de la Belle Léocadie, le fusil à la main, regardaient s'avancer les pirates.

— Bigre de bagasse! murmura le méridional Tournesol, matelot de première classe, il y en a de toutes les couleurs.

En effet, on pouvait distinguer parmi les pirates, des Malais cuivrés, des hommes jaunes, Chinois de l'île Formose, des nègres Dayacks de Bornéo et d'autres sans nationalité bien marquée, métis de toutes les races.

Leur armement était aussi très varié, c'étaient de longs fusils musulmans, des tromblons portugais, des lances, des arcs, des pistolets et toujours le même arsenal de poignards et de kris malais.

Le lieutenant Mandibul poussa la corde de Farandoul.

— Voyez, capitaine! Voilà le gueux de Bora-Bora! Je le reconnais à son grand turban rouge...

— C'est bien lui, répondit Farandoul, le brigand se tient à l'écart et dirige l'attaque sans s'exposer.

— Attention! ordonna Farandoul au bout de quelques minutes; les voici.

Tout étonnés de n'avoir pas été salués par la mousquetterie, les pirates montèrent à une trentaine de mètres.

(A continuer.)

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 30 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREULT & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 325.

CHRONIQUE.

Mme Dufot Enault est-elle une sainte ou une démoine? Telle est la grande question qui occupe actuellement les esprits. Ni les élections, ni l'arrivée du colonel de Charette, ni les discours de Charles Thibault, ni la St. Jean-Baptiste n'ont ou le don d'émeouvoir la foule autant que les prodiges opérés par l'arracheuse de dents.

Mais voilà bien une autre histoire! Mme la Médecine se permet d'être malade elle-même, et néglige de se guérir miraculeusement à l'aide de son parfum chinois. Son mari qui, paraît-il, est un médecin émérite, prend sa place et continue à opérer des miracles en jouant du davier et en appliquant le grand remède.

A propos du costume de Madame Dufot Enault, une jeune fille qui se vante d'avoir huit ans de couvent, soutenait l'autre jour, en présence du Canard, que l'arracheuse était une monstresse. Intimidé par les huit années de couvent qui le contemplant du haut de cette expression pyramidale, le Canard n'apas osé prolonger la discussion.

Du reste il faut en prendre son parti, parmi nos compatriotes ce sont les gens instruits qui parlent le plus mal. Ainsi, les avocats ne se gênent pas pour se servir d'un langage comme celui qui va suivre:

Chose a gagné son élection par une floukse. Il était pas capable de matcher l'autre. Il était pas floche pend toute. Si tu l'avais vu l'autre jour comme il était stoqué. Si vous n'comprenez pas, tant pis pour vous, c'est du français du siècle de Louis XIV. Il paraît que les Canadiens sont les seuls qui l'aient conservé. C'est toute langue à nous, comme dirait élégamment certain cochevin de notre connaissance.

La visite du général de Charette a fourni à quelques Canadiens, royalistes sans savoir pourquoi, l'occasion de protester de leur attachement à la royauté en général et au comte de Chambord en particulier. On a tout fait pour convaincre l'illustre visiteur que le Canadien ne vit que pour la légitime et elle qu'entendu par les admirateurs de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Comme question de fait, il n'y a pas un seul Canadien qui consentirait à voir planter ici le régime du bon plaisir. La plante du royalisme ne fleurit pas en Amérique et elle se flé-

trit rapidement en Europe, où, pour faire accepter le régime monarchique, on est obligé de le déguiser sous des dehors républicains. Vos monarchies constitutionnelles ne sont que des républiques plus ou moins déguisées.

Ici nous n'avons pas d'aristocratie et nous n'en voulons pas. Nous vivons sous une monarchie plus républicaine que la république des Etats-Unis. Appelez notre gouverneur-président élisez-le tous les cinq ans, et sans qu'il ait été fait d'autres changements dans notre constitution, nous vivrons sous une république aussi démocratique qu'on puisse la désirer.

Nous sommes satisfaits du système actuel qui est le système républicain à quelques formules près. Celui qui viendrait nous proposer de le modifier de façon à nous enlever les franchises dont nous jouissons serait très mal reçu.

Alors, de quel droit veut-on nous faire accroire que les Français sont obligés de soupiner après l'heureux moment où les abus du régime défunt seront établis en France? de quel droit vouloir faire croire aux royalistes français qui nous visitent que nous voulons voir les Français redevenir esclaves? Les fers de la tyrannie nous les connaissons, nous aussi, et nous n'avons pas craint de les briser avec fracas; nous ne voulons pas les voir souder autour des poignets de nos frères qui habitent cette belle France, ce pays qui a tant fait pour la liberté.

Tous les Français qui viennent en Canada sont bien reçus. Le général Boulanger, qui n'était pas un royaliste, a été acclamé, lui et ses compagnons. Le général de Charette, ancien commandant des Zouaves Pontificaux, devait nécessairement recevoir une ovation de la part de ses anciens compagnons d'armes. Le peuple canadien acclamait on lui un héros catholique, mais on a tout fait dans certains quartiers pour lui faire croire que l'hommage qu'on lui rendait s'adressait au parti prétendu légitimiste.

Encore une fois, à l'exception de quelques hypocrites qui font tout leur possible pour faire croire au peuple canadien que que légitimiste et catholique sont une seule et même chose, histoire d'empêcher leurs compatriotes d'examiner à fond la question, il n'y a pas un seul Canadien-Français qui ne serait prêt à combattre envers et contre tous ceux qui voudraient implanter ici la tyrannie sous l'égide de la royauté.

Il y a trop longtemps que des marchands de religion, tout en s'affichant comme les seuls défenseurs de l'Eglise, font un tort immense à cette dernière, en identifiant sa cause avec celle de la réaction. Il est bon que ces hypocrites sachent, une fois pour toutes, que leur rôle d'éteignoirs n'inspire que le dégoût le plus profond au peuple Canadien Français.

Un Canadien était allé aux Etats-Unis pour apprendre des trucs américains. Or, un Canadien qui, dans son état naturel, ne peut pas en montrer à ses voisins, n'est pas ce qu'il y a de plus fin. On ne s'étonnera pas du bel usage que notre héros fit de la science qu'il était allé chercher aux Etats-Unis.

Se promenant un jour aux champs, il rencontra un Américain auquel il fit part de son projet. Ce dernier lui dit qu'il lui enseignerait un truc très habile moyennant \$5. Marché fait, dit Jean-Baptiste.

Alors l'Américain, étendant sa main sur un arbre, dit au Canadien de la frapper d'un grand coup de poing. Celui-ci y alla de bon cœur; l'Américain retira sa main et l'apprenti joueur de tour se dépouilla affreusement les jointures sur l'écorce de l'arbre.

Satisfait de son expérience il revint chez lui. Quelques jours après son arrivée, un de ses amis vint le voir.

— Eh bien! as-tu appris l'anglais? lui demanda-t-il.

— Mieux que cela, j'ai appris un beau tour. Ça m'a bien coûté \$5.

— Fais-moi voir ça.

Alors Jean-Baptiste se couvre le nez avec sa main et dit à l'autre de frapper de toute sa force. Le coup de poing arrive avec toute la vigueur que peut imprimer un bicops canadien et Jean-Baptiste ôte sa main juste à temps pour se faire aplatis le nez. Aujourd'hui notre homme est un peu revenu de son admiration pour les trucs américains.

Un individu entre chez un barbier.

— Voulez-vous vous faire raser? lui dit le Figaro.

— C'est bon.

— Vous faire couper les cheveux? ajouta-t-il lorsqu'il eut bien gratté son patient.

— C'est bon, répète ce dernier.

— Voulez-vous un shampooo?

— C'est bon.

— Faire teindre votre moustache?

— C'est bon.

Combien vous dois-je, demanda le client quand le barbier eut épuisé sur lui toutes les ressources de son art?

— Soixant-quinze cents, répond le Figaro.

— Ah! ben, c'est ben d'valeur, mais j'ai guinque un gros deux sous.

Là-dessus le barbier l'empoigne au collet, le traîne à la porte et lui met son pied où le dos perd son rom.

— C'est bon, murmura le client en s'éloignant.

Un peu plus loin il rencontre un de ses amis, lequel lui dit qu'il allait se faire raser.

Ah ben, va donc chez Un tel, lui dit-il, j'en d'vions. C'est ça qu'il n'est pas chérrant. I m'a fait la barbe, i m'a tond, i m'a champouné, i m'a teindu la moustache pis i m'a donné un coup de pied au derrière; tout ça guinque pour deux sous.

COUACS.

Cueilli dans la Minerve: Ces faits sont la meilleure preuve de l'excellence de la politique du gouvernement Chapleau. Les quelques sacrifices qu'il fait, — et ces sacrifices n'existent qu'en apparence — seront largement compensés par l'élan qui va résulter, pour la colonisation, de cette politique essentiellement patriotique. Le Canard ferait volontiers quelques sacrifices qui n'existent qu'en apparence pour savoir quels sont ces sacrifices apparents qui n'existent pas et que le gouvernement Chapleau a faits.

Après la Minerve la Patrie: M. Erastus Wiman, de New-York, vient de faire à sa ville natale, To-

ronto, un cadeau princier "aussi bien que très utile. Il s'agit de deux bains flottants, dont l'un est destiné à la classe ouvrière et l'autre aux membres de la haute société, "que M. Wiman a fait construire à ses frais pour le plus grand bien de ses concitoyens."

C'est un cadeau qui ne serait pas à dédaigner pour Montréal.

Pas possible! si M. Wiman veut se charger de faire construire à ses frais des membres de la haute société pour le plus grand bien de nos concitoyens de Montréal, je crois bien que ça ne serait pas à dédaigner.

La Vie moderne raconte cette amusante anecdote qui, dit-elle, lui arrive tout droit de Strasbourg. Sa bonne humeur lui fera pardonner aisément son ton un peu gaulois.

La scène se passe sur l'une des places de la ville, devant un petit poste au seuil duquel des soldats lézardent d'un air ennuyé, tandis que, auprès d'eux, le factionnaire de garde se tient immobile, enfoncé dans sa capote brune.

Un gamin passe en sifflant; l'un des Allemands l'interpelle en mauvais français.

Eh! l'ami, avons-nous beaucoup à attendre avant qu'il soit midi?

— Vous avez encore, reprend le gamin, un quart d'heure tout au juste pour embrasser tous mon... dos, si le cœur vous en dit.

Et le gamin sur cette fière réponse, de jouer des jambes au plus vite. Furieux, le soldat se lance à sa poursuite, mais au tournant de la place il va donner de la tête contre un major prussien qui faisait sa tournée et que le choc envoia du coup, s'assoier au beau milieu de la chaussée.

Le major pousse un juron formidable, et le soldat qui sent déjà peser sur sa tête le poids terrible de la colère de son chef, se précipite à son secours en balbutiant des excuses.

— Mon commandant, ce gamin nous a tous insultés, mes camarades et moi, il nous a dit...

Et le pauvre diable, à mots entrecoupés, se met à conter l'aventure.

— Triple brute! s'écrie le major hors de lui, puisqu'il te restait un quart d'heure pour embrasser son... dos, qu'avait-tu besoin de te presser autant?

Bendant son séjour au Canada, le marquis de Charette a été tenu dans une atmosphère tellement chargée de miasmes royalistes qu'il nous a quitté convaincu que nous sommes encore en pleine féodalité, témoin l'extrait suivant d'une lettre que le général a adressé à M. Renaud:

Offrez à tous, de l'habitant au seigneur l'expression de ma plus vive reconnaissance et dites-leur bien que mon cœur de catholique et de soldat ne les oubliera jamais.

Nous sommes bien peinés d'avoir à détruire la naïve illusion du général, mais s'il y a beaucoup d'habitants au Canada, il est impossible d'y trouver un seul seigneur. Le Canadien est roturier mais il est franc-touancier, Dieu merci!

DUR POUR LES RATS.—Fait disparaître les rats, les souris, les coqueilles, les mouches, les fourmis, les punaises les chenilles, les cloportes.

L'anecdote que conte la Vie Moderne sur Alexandre Dumas père est-elle bien inédite? Elle est, en tous cas, bien vraisemblable. Il y a aucun inconvénient à ajouter que l'M...initial désigne M. Paul Meurice.

L'auteur des Mousquetaires s'aperçoit à cinq heures du soir qu'il a oublié de prendre de l'argent sur lui. Il se rend avenue Frochot.

Paul M...était absent, c'est sa femme qui le reçoit.